

si distinguées au service de cette musique de seconde qualité. M^{lle} Alboni chantant de l'Halévy et le chantant bien ! on ne le croira pas à Paris ; et je doute fort qu'elle s'avise d'y aller en tirer vanité !

Ce qui, malgré son succès étonnant et étonnamment soutenu, suffirait à prouver la vérité de notre opinion, c'est que tous les passages qui ont fait frissonner de plaisir l'auditoire, étaient changés ou ajoutés, tirés de sa manière à elle, et non du texte français. Le parterre abusé a cru la cantatrice descendue jusqu'à lui ; mais c'est lui-même qui s'élevait à son insçu, et qui, en réalité, applaudissait de l'Italien ! Ah, s'il pouvait recevoir plus souvent de professeurs semblables un pareil enseignement...

Il est un reproche, un seul, sous lequel se retranchent les critiques quand même. « M^{lle} Alboni manque de chaleur ; elle ne mêle pas aux situations du drame une pantomime assez vivante. Sa voix même, toujours contenue et mesurée, n'atteint presque jamais cet élan passionné qui dénote un sentiment lyrique réel et profond. »

Ce reproche, que sa tenue réservée dans les concerts avait fait porter et accepter d'avance, a reçu, depuis, trop de démentis pour subsister encore chez les connaisseurs d'un certain ordre. S'il est vrai que, rivée par sa conformation au style majestueux, elle présente, dans les trois rôles où nous l'avons vue, le perpétuel antipode de leur créatrice, si justement nommée — *Ct os* — par les calembouristes parisiens, le drame que je sache, n'a pas eu à souffrir de ce changement. Sa belle tête si expressive suit avec une finesse, une mobilité incroyables, les phases diverses de l'action, et, à coup sûr, ce ne sont pas ceux qui l'auront étudiée à la lorgnette qui la jugeront froide ou insensible.

Quant au chant, rappelons-nous que Duprez, — en 1837, à Paris, — fut critiqué par plusieurs feuilletonistes, pour son défaut de chaleur dans l'anathème de *la Juive* ! Il est un public qui veut absolument que l'acteur qui a chanté quand il devait être ému, crie lorsqu'il a à peindre la passion. C'est la seule nuance qu'ils sentent : Est-il étonnant qu'ils la conseillent ? — A chacun son métier. Chantez toujours, croyez-moi, vous qui pouvez chanter, et laissez-les crier !

N'exagérons pas, toutefois, dans le sens du panégyrique. Sans être froide par impuissance, je soupçonnerais volontiers M^{lle} Alboni d'être quelquefois tiède par calcul. Elle appartient, je le crois, à cette classe de chanteurs dont Rubini est le prototype, et que, sans les taxer d'avarice, on peut assez justement désigner sous le nom d'*économies*. Si j'avais ici à faire le compte de M^{lle} Alboni, l'addition de ses économies y figurerait pour une assez grosse part ; car il en est jusqu'à trois espèces dont je me ferais fort de la convaincre :

¹^o *Économie de tons*. Celle-ci est des plus louables. M^{lle} Alboni a le *sol* pur et franc ; le *la* douteux. En s'efforçant de le soutenir quand la partition l'exige, elle y réussirait sans doute ; mais dans un an ou deux le *sol*, le *fa*, seraient entamés. Cet admirable organe, — qui semble créé et mis au monde pour chanter, absolument comme l'oiseau gazouille, comme l'enfant gambade — deviendrait trembloté, maigre, vacillant, trahirait l'effort. L'effort ! à Dieu ne plaise ! Allez, continuez, sans façon à nous escamoter le *la* ; de telles économies profitent à tout le monde.

²^o *Économie sur les dépenses qui ne paraissent pas*. Voilà où commence à percer l'artifice. Dès qu'il faut faire sa partie, notre cantatrice se repose. Trop souvent,